

Bruno Fern

Si l'on approuve les fameux propos de Mallarmé : « Mais en vérité, il n'y a pas de prose : il y a l'alphabet et puis des vers plus ou moins serrés : plus ou moins diffus. Toutes les fois qu'il y a effort au style, il y a versification. »¹, c'est le degré de densité dans les différents compartiments du texte (sens, rythme, son, voire graphème) qui doit primer. En mettant de côté la prose du roman industriel, celle dont Pierre Guyotat disait : « Quand on a une vision fixe, non historique de la langue, on écrit "plat", langue plate, littérairement dominante. »², il est facile de constater qu'aujourd'hui encore les blocs de prose apparente de certains auteurs sont souvent plus « serrés » que la plupart des poèmes en vers dits libres. En effet, la découpe sans relief de ces derniers relève soit de la grammaire fonctionnelle (ce que soulignait déjà Jacques Roubaud en 1978³), soit d'un à-la-ligne qui semble avant tout soucieux de mimer la silhouette poétique standard selon un « arbitraire nonchalant », comme l'écrit Jean-Pascal Dubost, procurant finalement une impression d'atonie. Ce constat formel concerne aussi bien les lyrico-nombrilistes, qui préfèrent investir dans le pathos, que les néo-objectivistes qui, pour beaucoup, ne veulent surtout pas « hausser le ton ».

À l'opposé, concevoir le vers en tant qu'unité d'une tension issue de contraintes diversement souples, inventées ou tirées de l'histoire littéraire, permettrait peut-être de « trouver une forme qui exprime le gâchis »⁴ ainsi que le souhaitait Beckett, celle-ci faisant alors écho à ce que notre existence a de paradoxal, entre un flux apparemment continu et des ruptures incessantes ou, du moins, susceptibles de se produire. Vu sous cet angle, le vers, qu'il excède ou non le bord de la page, correspondrait tout autant à un accroc dans la trame de la prose qu'à un fil de cette trame, en particulier grâce à ses reprises, rythmiques et/ou sonores, créant de ce fait un phrasé qui vient à la fois rompre la phrase et la relancer.

1

Divagations, 1897

2

Cahier critique de poésie, n°1, 2000

3

La Vieillesse d'Alexandre, essai sur quelques états récents du vers français, réédition Ivrea, 2000

4

Conversation avec Tom Driver, 1961

Cette ambivalence entre articulation et coupure serait l'un des moyens d'insuffler du vivant dans le texte en y exhibant un reste irréductible, « un trou dans le corps constitué des langues »⁵ selon Christian Prigent – autrement dit par Jude Stéfan : « (...) ce qui, seulement et toujours, fait question c'est : quoi se rate dans l'usage de la langue (...) »⁶ En fin de compte, la réussite consisterait à rendre sensible ce « ratage » par l'écriture elle-même, ce qui suppose l'élaboration minutieuse d'appuis qui laissent voir le vide à travers eux, comme autant de figures qui portent en elles leur défiguration.

5

L'Incontenable, P.O.L, 2004

6

Revue *PO&SIE*, n° 2, 1977